

en subit l'empire. Quand il touchait la main de la Madone, le contact de cette peau satinée allumait un feu dévorant dans ses veines; on aurait dit que de cet épiderme velouté se dégageait un fluide qui, par mille fibres, se répandait dans son cœur et son cerveau. Sir William ne s'appartenait plus. Il se débattait contre une influence magnétique et s'y soumettait. La Madone l'aurait fait passer à travers le feu. Un flot d'or coulait dans le pavillon de la rue Pigalle.

Cependant, Jacques put enfin quitter Château-Thierry. Aussi longtemps que dura la crise où sa mère avait failli succomber, le banquier s'était effacé devant le fils. Il parcourait d'un coup d'œil presque indifférent les lettres que la vieille Gertrude lui remettait chaque matin, et oubliait les millions à laquelle il avait consacré sa vie. Mais, à peine de retour à Paris, il voulut se rendre compte de la situation générale des affaires. Le soir même d'une vague inquiétude le poursuivait. Il rassembla donc M. Colombey, Auguste, M. de Bréhal et sir William.

La chose capitale qui ressortit de cette conversation fut que la maison de banque avait dans ses caisses la presque totalité des actions des chemins de fer napoléoniens. Auguste avait cru bien faire en les rachetant toutes pour les faire monter; il avait gagné un million à ce jeu, et, la première heure d'engouement passée, le public qui avait soulevé les actions les lui avait rendus. Jacques possédait en portefeuille moins de billets de banque que des valeurs d'une défaite incertaine. Il pensa que si une crise politique survenait, il était perdu. Jamais, depuis dix années, un si grand péril ne l'avait menacé.

— Il faut tout vendre! s'écria-t-il. Auguste, épouvanté des regards que son père lui jetait, avoua que personne ne demandait plus les actions qu'il offrait à tout le monde; puis se rassurant et prenant les airs convaincus d'un sot:

— C'est un moment à passer, dit-il; achetez le peu qui reste de ces actions sur la place, et dans six mois la hausse se jettera sur nos petits napoléoniens.

— La question est de savoir si nous avons les reins assez forts pour porter un chemin de fer tout entier pendant six mois, répondit Jacques.

Il fit porter sur-le-champ les livres de la maison dans son cabinet et déclara qu'il passerait la nuit à les examiner.

En sortant de la rue Taitbout, M. de Bréhal, qui avait su tirer à temps de la fourniture la plus grosse part de ce qu'il avait gagné, alluma un cigare.

— C'est un homme à la mer, dit-il philosophiquement.

A six heures du matin, Jacques n'avait pas encore quitté son cabinet; Clovis dormait à la porte. Un désordre effrayant régnait dans les affaires de la maison; les livres faisaient foi d'un esprit d'incurie poussé aux plus extrêmes limites; des crédits imprudents et considérables avaient été ouverts, les opérations les plus dangereuses tentées. On ne voyait nulle part la trace de la prévoyance, mais partout celle d'engagements onéreux. En feuilletant les actes et les traités, Jacques remarqua que presque tous portaient la signature de son fils.

M. Colombey s'était donc abstenu? et pourquoi? Était-ce négligence ou complicité silencieuse? Pourquoi un homme qui avait le coup d'œil aussi sûr n'avait-il pas regardé au fond des choses? C'était à n'y rien comprendre. M. de Bréhal, de son côté, n'était plus engagé dans la maison que pour une faible somme. C'était plus que de la prudence.

— Il a senti que l'édifice craquait, murmura Jacques.

— Le banquier se leva; la lampe s'éteignait; il fit quelques pas de long en large, s'approcha de la fenêtre qui ouvrait sur le jardin et appuya son front brûlant contre la vitre.

— En réunissant toutes mes ressources, je puis encore faire face à l'orage, dit-il mais le succès dépend d'un grain de sable!

Il se souvint du jour où M. de Maur était entré dans son cabinet, et de cette promenade où il avait fait allusion à la légende grecque du banquet de Polystrate, tyran de Samos.

— On ne sait rien encore, murmura-t-il, et je suis Jacques Bernard!

A continuer.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces: Première insertion, 10 centimes par ligne chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adresser toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 26 Novembre 1887

La Grande Réception à Sir Hector Langevin.

Notre rédacteur Ladébauche a assisté mardi soir au grand pique-nique de congratulation qui a eu lieu au château Ramezay entre tous les pendants réunis en conclave. La Minerve ayant publié en entier les farces qui s'y sont dites, notre rédacteur s'est contenté de faire quelques croquis des binettes les plus remarquables qui se trouvaient là. C'est une page éloquentes et chacun ne manquera pas de reconnaître parmi ces portraits les muses intéressants des gros bonnets qui flattent Langevin aujourd'hui quitte à en dire pis que pendre en parlant de lui demain aux amis de Chapleau.

Ladébauche reviendra sur ce sujet palpitant d'intérêt.

COUPS.

Le mot coups a beaucoup de sens, qui sont ingénieusement passés en revue dans cette chanson de Désaugiers:

Tout homme ici-bas a sa part
Des coups qui menacent la vie;
Le joueur craint ceux du hasard,
Le riche craint ceux de l'envie.
L'ennemi craint ceux du canon,
Le poltron craint les coups de canne;
Et l'homme à talents est, dit-on
Sujet au coup de pied de l'âne.

Un coup de tête, bien souvent,
Aux jeunes gens devient funeste.
Un coup de langue est du méchant.
L'arme qu'il a bon droit ou déteste.
L'espérance du labourneur
L'air un coup de vent est trompée.
Un coup de patte à son auteur
Parfois attire un coup d'épée.

Tous fiers de leurs nouveaux succès,
Nos riches, étonnés de l'être,
Se vantent que leurs coups d'essais
Ont été de vrais coups de maître.
Un coup de théâtre mal fait
Indispose tout le parterre
Et l'auteur au coup de sifflet,
Est frappé d'un coup de tonnerre.

Chers amis, comme en vous chantant
Coup sur coup, trois couplets, je tremble
D'avoir perdu les coups de dents,
Buvons au moins un coup ensemble.
Si de ma chanson sur les coups
L'assommoirante longueur vous lasse,
Je consens, par pitié pour vous vous,
A vous donner le coup de grâce.

* * *

Un poète de village a placé sur la porte du cimetière de sa commune l'inscription suivante:

Tous tes pas sont faux pas: tu ne fais pas de pas
Que tes pas pas à pas, n'amènent ton trépas.

* * *

REGRETS DE M. TASSÉ EX M. P.

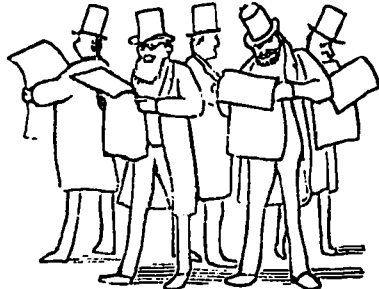
Dialogue entre M. Tassé et l'écho:

Si je te parle, Echo, de toi serais-je oui?—Oui.
Qu'a-t-on dit que j'étais dans l'emploi de Solon?—Long.
Et comment voulais-tu que je fisse mes discours?—Courts.
On m'assure pourtant que je fus éloquent.—Quand?
Que dit-on du quantième que l'on me fait toucher?—Cher.
Penses-tu que je sois regretté du vulgaire?—Guère.
Rencontrerai-je de l'urne ainsi que le phénix?—Nix.
L'électeur que dit-il? Je suis sur mon départ.—Pars.
Je vais donc te quitter, et te sens-tu à l'aise?—Aise.
Voilà de mon mandat un bien triste examen!—Amen.

LE CANARD



Le Canard est acclamé par les populations enthousiasmées du discours de l'échevin Martineau.



Et chacun s'empresse de l'acheter et de le lire, c'est épatant!



Notre agent visite les campagnes et est reçu partout par les habitants qui lui font fête.

Une version en latin de cuisine

Uci hæ pro curæ des bos fini oili ne, se tæde nos afferunt ausum. Servis numero 1. Unum venta portæ primo de Pan ad 8 nave eo porro, de celeri æde radimur. Cete has regale. Cum frico, si domestica abi vereor a porter de fricando ovo; plus de præ sale, de sal ad, duri, duro; plus de sole tonnant, de ter in, decreta de quis frit, debet diversæ mille unanimo sol id. Undo ne losso eum cado optimi ne. Una migro ægra, bellum, cervi amplæ de compotori deore de dat confit, de pomorum, æde bis quis alacrem. Decerno æde bis quot comple tela no.

illi aveto si ducas is, hæ durum, hæ durata fiat ape. Sane te quod vi, canis et, quiras 6 agro flo, absint a fors, e gloria amor. Laosum, eum de rus, æ ver cedo caudam. Undans a 6 forte, a sierent hæ. Laudam nigros nigras hæ te plus leger. Fors dandi ustæ te plus soli das a musu Sylla caro ustæ te de soire. Cum falles pandante vacua, unde si Æa nos celera dum a monte dandæ sit ad in. Secum saxa fini.

TRADUCTION.

On s'y est procuré des bosses infinies. Au dîner, c'étaient de nos à faire honte aux hommes. Service numéro un. Un homme vint apporter, primo des paucades aux navots et aux porcaux, des céleris et des radis mûrs. C'était à se régaler. Comme fricot, six domestiques à habit vert et or apportèrent des fricandeaux au veau, plus des présalés, des sautes, du riz, du rôt; plus des soles étonnantes, des terrines, des crêpes et des cuisses frites, des bêtes diverses, et mille et un animaux solides. On donnait les os comme cadeau au petit minet. Un ami, gros et gras, bel homme, servit en plats des compotes au riz décorées, des dattes confites, des pommes au rhum, et des bisouits à la crème. Des cerceaux et des biscottes complétaient la noce.

Il y avait aussi du cassis et du rhum, et du ratafia tapé. Ça n'était qu'eau-de-vie, qu'anisette, cuiracno à gros flots, absinthe à force, gloria à mort. Les hommes, comme des Russes, ne versaient d'eau qu'aux dames. On dansa au forté, à s'y éreinter. Les danses ni grosses ni grasses étaient plus légères. Foros dandys eussent été plus solides à s'amuser si les carreaux eussent été décorés. Comme fallait cependant évacuer, on décida nos solérateurs d'hommes à monter dans des citadines. C'est comme ça qu'ça finit.



Les Mariages par Correspondance.

Un matin en se levant, M. Labadaize se dit: "Tiens, si je me mariais. C'est une idée, ça". Et le jour même il va dans une agence demandet une femme selon son cœur.

Le directeur lui dit: — Monsieur, j'ai votre affaire. Une jeune fille qui habite Mézidon.

— Jolie?
— Très jolie!
— Que âge a-t-elle?
— Trente-huit ans!
— Trente-huit ans! fit M. Adolphe Labadaize. Diable... Mais enfin si elle est jolie... Donnez-moi son nom et son adresse.

Muni de ces renseignements, l'amoureux rentra chez lui et adressa à sa fiancée — en perspective — le galet poulet que voici:

"Mademoiselle,

"Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vous estime déjà par ce que l'on m'a dit de vous; je sais que vous êtes de ces cours sensibles qui ne peuvent vivre sans affection; la solitude vous pèse, et vous songez à unir votre vie à celui qui saurait vous comprendre.

"Peut-être n'y a-t-il pas trop de présomption de ma part à m'offrir pour être celui là.

"J'ai quarante deux ans, mais on me fait tout le plaisir d'ordinaire de me dire que je ne les parais pas. J'ai eu une vie sobre, régulière, rangée, et la preuve, c'est que, simple employé dans la maison Rigolot, j'ai réussi à amasser sur mes économies un petit capital de 8,000 frs.

"Dites-moi: ma fortune et ma main sont à vos pieds!"

"Signe: ADOLPHE LABADAIZE."

"P.-S.—C'est par l'intermédiaire de l'honorable M. B... que je prends la liberté de vous écrire. C'est auprès de lui que vous pourrez prendre tous les renseignements qui me concernent."

Deux jours après, la jeune fille, — Mlle Marthe V... — faisait à cette lettre la réponse suivante, courte mais émue:

"Monsieur,

"Je suis touché de votre recherche, qui ne peut que m'honorer, venant d'un homme tel que vous. Je ne suis pas tout à fait jeune. Ma fortune est de 26,000 fr. Je me trouve actuellement dans une famille, et, comme vous le dites, je serais désireuse d'épouser un homme estimable et digne de mon affection.

"On a dû vous remettre ma photographie; moi j'ai la vôtre, et je vois que votre figure inspire la sympathie.

"S'il en est de même pour vous, écrivez-moi, je vous en prie, pour que nous nous connaissions mieux, jusqu'au jour où vous me ferez le plaisir de me voir.

Signé: MARTHE V..."

Les choses semblaient donc s'arranger pour le mieux. D'autres lettres furent échangées, et toutes les questions d'intérêt se trouvèrent réglées à la satisfaction des deux fiancés.

M. Labadaize se conduisit du reste en galant homme. Tous les deux jours il fit adresser un bouquet à celle qu'il appelait déjà "sa chère épouse." Il lui offrit encore une bague de fiançailles et quelques menus bijoux. Mlle Marthe ne voulut pas être en reste de générosité; elle broda une tapisserie destinée à orner le cabinet de travail de son adorateur.

Le jour tant désiré qui devait mettre face à face les deux fiancés arriva enfin. Le 25 décembre, M. Labadaize arriva à Mézidon et courut au domicile de sa bien-aimée qui ouvre elle-même à l'amoureux.

Tableau I... Mlle Marthe V... resto stupéfaite en voyant que son fiancé est bossu. M. Labadaize demeure stupide en constatant que sa fiancée est bancale. Mais un homme bien élevé, il ne laisse pas percer son émotion, tandis que Mlle V... furieuse, lui dit:

— Mais, Monsieur, vous auriez dû m'avouer que vous ressembliez à Polichinelle, vu de dos. Votre... bossu modifie mes projets bien qu'on dise que ça porte bonheur. N... ni, c'est fini. Bonsoir.

Et jello lui ferma la porte au nez.